

SOCIÉTÉ • ÉDUCATION

Numérique éducatif : le temps de l'appropriation chez les enseignants

En matière de numérique éducatif, le temps long de l'appropriation pédagogique des outils par les enseignants s'oppose à celui, plus court, des politiques publiques et des acteurs économiques du secteur.

Par Séverin Graveleau • Publié hier à 15h04, mis à jour hier à 16h34

Article réservé aux abonnés



Lycéens en cours à Bischwiller (Bas-Rhin), en septembre 2017. PATRICK HERTZOG / AFP

¶ Cet article est paru dans « Le Monde de l'éducation ». Si vous êtes abonné au « Monde », vous pouvez vous inscrire à cette nouvelle newsletter hebdomadaire en suivant ce lien.

De tous les débats qui agitent régulièrement les salles des professeurs, celui sur l'utilisation du numérique en classe est un de ceux qui ne manquent jamais de susciter simultanément craintes et enthousiasme démesurés.

De l'arrivée de la calculatrice en cours de mathématiques au milieu des années 1980 aux tableaux blancs interactifs, en passant par les logiciels en tous genres, les manuels ou cahiers de texte numériques, les tablettes et les smartphones aujourd'hui utilisés en classe ; chaque nouveauté relance la querelle des anciens et des modernes. Alors même qu'« *entre ces deux minorités, la majorité des enseignants sont neutres et ont simplement besoin de temps et des conditions adéquates pour s'appropriier, ou non, ces outils numériques* », souligne le psychologue cognitiviste et spécialiste du numérique éducatif André Tricot.

Lire aussi | Dans les lycées, le passage aux manuels scolaires numériques inquiète les enseignants

« *Il faut du temps pour s'approprier un outil numérique en classe* », confirme Sophie Guichard, professeure agrégée de mathématiques dans un lycée lyonnais, créatrice de mathenvideo.fr, site qui propose des révisions en mathématiques par des vidéos. Le temps, d'abord, de « *trouver celui qui convient à notre besoin pédagogique* ». Mais aussi celui de « *tâtonner pour l'adapter à chaque contexte de classe* », et d'« *arrêter de justifier son utilisation auprès des uns et des autres, parents, collègues, etc.* ».

« Pas d'outil magique »

C'est en 2012, après une dizaine d'années d'exercice, que Sophie Guichard a sauté le pas. « *Je me suis mise au numérique toute seule, parce qu'une classe trop hétérogène de BTS me faisait faire le grand écart pédagogique. Je devais trouver une solution pour accompagner les élèves plus fragiles sans freiner ceux qui étaient en avance.* » Elle décide alors d'ouvrir sa chaîne YouTube pour y déposer de courtes vidéos où ses élèves, selon leur avancement dans le programme, peuvent découvrir, chapitre après chapitre, les principales notions de son cours de mathématiques. Le succès est au rendez-vous bien au-delà de sa classe. Sept ans plus tard, sa chaîne compte plus de 27 000 abonnés et ses centaines de vidéos sont désormais accessibles depuis son site Internet.

La recette de cette réussite ? « *Il n'y a pas d'outil magique, répond-elle immédiatement. Le numérique ne doit pas être une fin en soi. Il faut systématiquement se demander : quelles sont les difficultés de mes élèves ? Existe-t-il un moyen, numérique ou pas, d'y répondre ?* »

Pour passer de l'expérimentation d'un outil en classe par un enseignant pionnier épris de numérique à une appropriation collective par ses pairs, « *la recherche montre que cet outil doit non seulement être utile pédagogiquement parlant, mais aussi facile d'utilisation et compatible avec les contraintes spatio-temporelles de la classe* », complète André Tricot.

Lire aussi | « La formation au numérique, une tâche immense pour l'éducation nationale »

La généralisation des salles informatiques dans les établissements dans les années 1990 a, par exemple, mis en avant cette difficulté pour les enseignants. Le fait de devoir réserver à l'avance un créneau pour pouvoir accéder à cette salle et « *le manque de souplesse pour les professeurs est en contradiction totale avec leurs pratiques pédagogiques basées sur l'adaptation permanente à l'avancée des élèves* », illustre le spécialiste des usages du numérique dans l'éducation Bruno Devauchelle, auteur notamment d'*Eduquer avec le numérique* (ESF Editeur, 227 pages, 15,90 euros). Bref : plus l'outil est « *à portée de main* », plus son appropriation par les enseignants sera facilitée. Et de rappeler que les professeurs, loin d'être « *par défaut* » rétifs au numérique, comme on les décrit parfois, ont constitué dès les années 1980 l'un des premiers groupes professionnels à s'équiper en matériel informatique individuel.

Profils Facebook de personnages de roman

Mais la disponibilité et l'utilité pédagogique d'une innovation numérique ne suffisent pas à son entrée durable dans le quotidien des enseignants. Encore faut-il « *avoir assez confiance en soi pour l'expérimenter dans sa classe, sortir de sa zone de confort, se mettre parfois en difficultés* », estime Claire Auger. Cette enseignante de lettres de 32 ans utilise depuis plusieurs années en cours des logiciels d'écriture collaborative. Mais chez elle, les réseaux sociaux sont aussi utilisés comme moyen didactique pour « *capter l'attention de [ses] élèves et créer des passerelles avec leur vie personnelle* », en leur demandant par exemple de créer des profils Facebook de personnages de roman...

Formatrice à l'Institut national supérieur du professorat et de l'éducation (Inspe) de Lyon, elle essaie auprès des futurs professeurs « *de poser de premiers éléments de réflexion sur l'utilisation du numérique en cours* », à défaut de les former de manière plus poussée. « *Ce n'est pas l'urgence pour eux, explique-t-elle. Ils doivent d'abord apprendre à conduire une classe, préparer un cours, obtenir une progression, etc.* » Ils s'y mettront peut-être plus tard sur le tas, comme elle, ou par la formation continue.

De fait, les enseignants interrogés par *Le Monde* racontent tous un sentiment de solitude dans cette démarche, au moins au début. Avant qu'ils ne deviennent, parfois, des personnes-ressources sur le

sujet dans leur établissement. C'est ce qui les pousse souvent à se rapprocher d'autres enseignants expérimentateurs. C'est le cas de Sophie Guichard et de Claire Auger au sein du groupe « Classe active numérique et outils éducatifs » (Canoé) de l'École normale supérieure de Lyon, qui réunit des enseignants de diverses disciplines pour réfléchir aux usages pédagogiques du numérique dans chacune d'entre elles.

Lire aussi | En classe, le numérique ne fait pas de miracles

La sociologie des organisations a en effet montré qu'il fallait que 30 % des personnels soit acquis à une innovation « *pour que celle-ci ait une chance de durer* », explique Pascal Plantard, anthropologue spécialiste des usages éducatifs du numérique. En dessous de ce taux, « *si les enseignants investis, ou le chef d'établissement qui portait le projet, le technicien de la collectivité territoriale qui assurait la maintenance du matériel, etc. s'en vont, le risque est grand que tout s'effondre* ».

« Injonctions institutionnelles récurrentes »

Reste à dépasser les craintes des uns et des autres pour atteindre ce seuil et généraliser l'appropriation de l'outil numérique. Pour cela, selon le « *modèle pédagogique implicite* » proposé par ce spécialiste, l'outil doit se situer dans un juste équilibre entre respect des pratiques professionnelles, des valeurs de chacun et de la psychologie du professeur. Or c'est souvent là que le bât blesse.

Passée la phase d'amorce et de curiosité envers un outil, le professeur a certes besoin d'avoir confiance en lui pour l'expérimenter, mais il a surtout « *besoin de repères politiques et déontologiques clairs* » sur son utilisation : « *Pourquoi me propose-t-on d'utiliser cet outil ? Par qui a-t-il été développé ? Respecte-t-il bien la protection des données, etc. ?* » Et le chercheur d'ajouter que, depuis 2012, les enseignants français ont eu droit à « *pas moins de sept réformes sur le numérique* ». De quoi donner le tournis. « *Les injonctions institutionnelles récurrentes créent du rejet. Elles sont le facteur le plus invalidant de l'appropriation des technologies par les enseignants* », résume Pascal Plantard.

C'est justement ce qui freine Amélie Hart-Hutasse. Si cette professeure d'histoire-géographie dans un collège de Bourgogne, militante au syndicat SNES-FSU, a pu un temps être considérée comme une personne-ressource auprès de ses collègues en matière de numérique, elle en est aujourd'hui en partie revenue. Elle l'a raconté dans l'ouvrage, à charge, *Critiques de l'école numérique* (Ed. L'échappée, 448 pages, 25 euros), paru début octobre 2019. « *Je n'ai pas envie de servir de caution à ces demandes incessantes d'utilisation du numérique en classe* », explique-t-elle.

Elle souligne surtout la crainte farouche des enseignants d'être mis dans une « *situation de dépendance* » vis-à-vis d'outils qu'on leur déconseillera peut-être d'utiliser après une alternance politique, ou qui seront devenus matériellement obsolètes, tout comme les compétences acquises pour les utiliser. Une opposition entre le temps long de l'appropriation pédagogique du numérique par les enseignants face à celui, plus court, des politiques publiques en la matière et des acteurs économiques du secteur.

¶ Cet article a été réalisé dans le cadre d'un partenariat avec les trophées EdTech de la MGEN.

Séverin Graveleau